

vol hardi, mais dont la rapidité trace parfois des zig-zags énormes entre le ciel et la terre, la poésie et la prose. Le poète souverain, comme l'aigle, plane toujours dans la nue, selon l'image dantesque ; il élève vers le soleil tout ce qu'il a pris dans ses serres ; comme le roi Midas, il transforme en or tout ce qu'il touche. Vous êtes, mon ami, un esprit tourné à l'avenir et non au passé. Si je vous disais avec Boileau « cent fois sur le métier, » etc., vous me répondriez : Suis-je orfèvre, et travaillé-je enfin ? Qui n'est pas content aille à Racine !... Nous avons parlé de Goëthe ensemble ; je sais que, comme moi, vous préférez Schiller. L'olympien de Weimar, l'auteur de *Faust* et de *Torquato Tasso* est mort ; son épitaphe a été celle-ci : « Ci gît le grand païen moderne... » Si je vous citais la perfection d'Homère, vous me diriez : Mais alors, transportez-moi aux temps homériques, sous le ciel d'azur de l'Ionie, afin que je m'asseoie sur le rivage battu par les flots harmonieux de la mer divine, et je chanterai, sur le mode des Rapsodes, un chant pur et fort comme de l'ivoire antique.

Ami, je crois mieux vous comprendre : élevé dans ce vieux manoir qui domine notre Rhône, fleuve libre et fier, à l'abri de la corruption du siècle, élevé par un père philosophe et un peu encyclopédiste, vous avez dû concilier la noblesse des sentiments, héritage du passé, avec les aspirations de justice et de liberté, qui seront, j'espère, malgré les tristesses du présent, l'honneur de l'avenir. Vous avez vu d'un clair regard, les misères humaines, le gémissement et le silence — plus terrible encore — des âmes asservies par la matière et par la corruption, des âmes faites pour aimer, pour admirer et pour croire, et qui, hélas, n'aiment, n'admirent et ne croient plus rien. Vous avez senti, par votre attendrissement sur la dureté avec laquelle on la traite, que si la création est sujette de l'homme, elle est aussi associée à sa destinée ; vous avez regardé les plantes, les fleurs, les oi-